



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Erich-Maria REMARQUE

(Allemagne)

(1898-1970)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées.**

Bonne lecture !

Mobilisé pendant la Première Guerre mondiale, il a, en 1917, connu pendant sept semaines la vie des tranchées avant d'être blessé par des éclats d'obus, ce qui lui a permis, prétendit-il, d'écrire au fil de la plume, en six semaines à peine et en dehors des heures de bureau (il était journaliste) un récit factuel et spontané qui était en fait son quatrième roman, fruit d'un long mûrissement :

“Im Westen nichts neues”
(1929)
“À l’Ouest rien de nouveau”

Roman

Simple soldat allemand de la Première Guerre mondiale, Paul Baumer raconte comment le groupe qu'il conduit, formé de jeunes engagés volontaires, parmi lesquels il a retrouvé des amis d'enfance, survivent depuis plusieurs mois déjà sur le front de l'Ouest. Les conditions de vie dans les tranchées sont rudes, les ennemis sont forts et la bataille est ardente. Mais le moral ne baisse pas car la solidarité entre soldats est toujours présente. Comme la nourriture se fait de plus en plus rare, les soldats sont obligés de voler pour manger à leur faim. La guerre devient de jour en jour plus meurtrière : les civils sont touchés puis des bâtiments s'écroulent sous les pluies d'obus. Tous les civils se ruent vers les caves pour être en sécurité, mais les soldats, eux, continuent de se battre sur le front. Paul et ses amis tiennent bon, mais les affrontements de plus en plus fréquents et violents laissent craindre le pire. Le moral baisse, plus personne n'ose blaguer sur la guerre. Les permissions se font rares car il y a trop de victimes et on a besoin d'hommes sur le terrain. Paul a enfin une permission. Il est content de revenir quelques jours chez lui pour revoir sa famille. Sa mère est gravement malade, mais sa sœur cadette peut maintenant se débrouiller seule pour garder la maison. Paul se sent de trop, il n'est plus le même, il est songeur et réservé car il a trop de souffrance en lui. De retour sur le front, il retrouve ses amis. Ils se battent tous avec ardeur pour rester en vie, mais vont-ils survivre à cet enfer? Ils meurent tous, après avoir perdu leurs illusions patriotiques. Le livre se termine sur ces mots : *«Il est tombé en octobre 1918, un jour où tout était si tranquille et calme sur le front que le rapport de l'état-major tenait en une phrase, “À l’Ouest, rien de nouveau”».*

Commentaire

Ce roman presque autobiographique est un reportage tragique, mais froid et nu, sans déclamations ronflantes, sans méditations philosophiques et apparemment sans esprit critique, sur l'horreur des tranchées et du non-sens de la guerre. Erich-Maria Remarque exprima avec une force peu commune et une sensibilité respectueuse la vie difficile de ces hommes réduits à l'état de bêtes dont le seul souci était de manger, dormir et survivre, dont les sens avaient soudain, sous un bombardement, une acuité décuplée, dont l'instinct de conservation était aiguisé, dont le recours à la ruse et à l'adresse était spontané dès que leur vie était en danger.

La simplicité du style s'explique parce qu'Erich Maria Remarque fait parler un jeune soldat et qu'il lui donne tout naturellement un style bref, concis, où l'on peut noter une abondance de phrases nominales, un style familier, quelques fois trivial. De nombreux passages sont consacrés à la nourriture, son importance étant essentielle pour le soldat : *«Plus que tout autre homme, l'estomac et la digestion sont pour le soldat un domaine familier. Il en tire les trois quarts de son vocabulaire... Il est impossible d'employer d'autres façons de parler aussi brèves et aussi claires... ici c'est la langue universelle.»* Les mots s'y rapportant envahissent littéralement le langage, les expressions amicales, les jeux de mots comme les insultes : *«Pourquoi donc que ça va pas, vieille carotte?»* - *«La tête de tomate fit oui»*. Dans cette œuvre réaliste se mêlent pourtant des passages poétiques, notamment lors de l'évocation des paysages : *«Ce sont des heures d'une insouciance admirable. Au-dessus de nous, le ciel bleu. À l'horizon, sont suspendus des ballons captifs, de couleur jaune, traversés de*

lumineux rayons, ainsi que les petits nuages blancs des shrapnells. Parfois, lorsqu'ils poursuivent un aviateur, ils se déploient en une haute gerbe.»

"À l'Ouest rien de nouveau" décrit une jeunesse en proie au désespoir, ne sachant plus très bien où est sa place. Alors que les soldats plus âgés sont solidement reliés au passé (femme, enfants ou métier), les jeunes hommes n'ont pas encore de racines mais sont jetés brutalement sur le front. Ils n'ont pas encore de passé et déjà plus aucune foi en l'avenir : *«Nous ne faisons plus partie de la jeunesse. Nous ne voulons plus prendre d'assaut l'univers... Tout me paraît vain et désespéré. Deux années de fusillade et d'obus, on ne peut pas ôter cela comme une paire de chaussettes.»* Ils sont conscients d'avoir perdu leur jeunesse et redoutent finalement la paix, craignant de ne pouvoir trouver leur place dans un monde futur. Ce paradoxe est souligné par Paul : *«Nous sommes délaissés comme des enfants et expérimentés comme de vieilles gens... Je crois que nous sommes perdus.»* Ce roman met finalement au jour les questions et les angoisses d'une génération qui se sent manipulée, sacrifiée par les profiteurs de guerre.

"À l'Ouest rien de nouveau" est une œuvre bouleversante, offrant une profonde réflexion sur la guerre. Erich-Maria Remarque montrait comment la guerre condamne à une existence sans projet autre que vivre jusqu'au lendemain, jusqu'à la minute suivante, consommant l'être au point que tous se ressemblaient. On voit la souffrance physique poussée à son paroxysme, les corps dénudés et découpés, réduits en charpie, la blessure qui est attendue pour bénéficier d'un retour à l'arrière, la fraternité dans la souffrance entre des hommes martyrisés qui n'arrivaient même plus à exprimer ce qu'ils vivaient sur le front lors de leurs permissions, les gens de l'arrière étant incapables de comprendre ce qui arrivait. Pour Remarque, la guerre n'a aucune grandeur, aucune noblesse. Morne et ennuyeuse, faite de misères, vaine et cruelle, décidée par ceux qui ne la font pas et toujours faite par ceux qui n'ont pas choisi, elle n'est qu'un meurtre collectif. On peut lui reprocher de se laisser parfois aller à un romantisme morbide pour en tirer un symbolisme ambigu (comme dans la scène du cimetière bombardé). Cette peinture antimilitariste nous rappelle combien la guerre est inhumaine.

Pourtant, la guerre a un aspect positif : elle suscite la camaraderie et la fraternité : *«Mais le plus important ce fut qu'un ferme sentiment de solidarité pratique s'éveilla en nous, lequel, au front, donna naissance ensuite à ce que la guerre produisit de meilleur : la camaraderie.»* Erich-Maria Remarque livra ainsi un magnifique message de paix entre Allemands et Français, dans une sorte d'hymne à l'humanité. Paul, après avoir tué un Français, s'adresse à lui en ces termes : *«Pardonne-moi, camarade : comment as-tu pu être mon ennemi? Si nous jetions ces armes et cet uniforme, tu pourrais être mon frère.»*

De très nombreux livres de témoignages sur la Première Guerre mondiale avaient déjà été publiés, mais cette véritable épopée antimilitariste, pacifiste, apparut aux yeux des soldats comme le plus authentique, le plus fidèle à la réalité. Remarque n'était pas un idéologue, ni un théoricien (il s'est dit *«apolitique»*), ni un grand styliste, mais son livre s'imposa d'emblée et remporta un succès phénoménal, sans précédent dans l'histoire de la littérature allemande. Certains jours, il s'en vendait vingt mille exemplaires. Huit imprimeries tournaient à plein régime pour remplir les rayons des librairies. Traduit en cinquante-huit langues, vendu à plusieurs dizaines de millions de volumes, il devint un best-seller mondial mais fut brûlé par les nazis. Il a été fidèlement adapté au cinéma ("*All quiet on the western front*", 1930) par l'Américain Lewis Milestone. Il fit appel à plus de deux mille vétérans de la Grande Guerre pour des scènes de bataille d'une ampleur réellement impressionnante ; il multiplia les prises de vue surprenantes, comme celle de ce soldat rampant vers la caméra, laquelle suit son déplacement comme le ferait une mitrailleuse. Le film, qui montrait la violence de façon extrêmement crue et dénonçait l'absurdité des guerres eut un retentissement énorme sur le public, se hissa en tête des classements du box-office, reçut les Oscars du meilleur film et de la meilleure mise en scène, s'imposa comme l'une des grandes œuvres du cinéma américain engagé, devint un film-culte. La première allemande eut lieu à Berlin. Un certain Josef Goebbels et ses hommes de main du parti nazi interrompirent la projection en dispersant des souris blanches dans la salle. Dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir, le film fut interdit.

Extrait

«Nous sommes devenus des animaux dangereux, nous ne combattons pas, nous nous défendons contre la destruction. Ce n'est pas contre des humains que nous lançons nos grenades, car à ce moment-là nous ne sentons qu'une chose : c'est que la mort est là qui nous traque, sous ces mains et ces casques. C'est la première fois depuis trois jours que nous pouvons la voir en face ; c'est la première fois depuis trois jours que nous pouvons nous défendre contre elle. La fureur qui nous anime est insensée ; nous ne sommes plus couchés, impuissants sur l'échafaud, mais nous pouvons détruire et tuer, pour nous sauver... pour nous sauver et nous venger.

Repliés sur nous-mêmes comme des chats, nous courons, tout inondés par cette vague qui nous porte, qui nous rend cruels, qui fait de nous des bandits de grand chemin, des meurtriers et, si l'on veut, des démons, — cette vague qui multiplie notre force au milieu de l'angoisse, de la fureur et de la soif de vivre, qui cherche à nous sauver et qui même y parvient. Si ton père se présentait là avec ceux d'en face, tu n'hésiterais pas à lui balancer ta grenade en pleine poitrine.»

Extrait

«Nous sommes relevés. Les roues roulent sous nos pieds, en nous ramenant à l'arrière ; nous sommes là debout comme en léthargie et, lorsque se fait entendre le cri : "Attention, fil !" nous fléchissons les genoux pour nous baisser. Quand nous sommes passé ici, c'était l'été ; les arbres étaient encore verts ; maintenant, ils ont un air d'automne et la nuit est grise et humide. Les voitures s'arrêtent, nous en descendons, petit groupe de vivants jetés pêle-mêle, reste d'une multitude de noms. Sur les côtés, dans l'obscurité, des gens appellent les numéros des régiments et des compagnies. Et à chaque appel, un petit tas se détache du groupe, un petit nombre insignifiant de soldats crasseux et livides, un petit nombre formidablement réduit, un résidu terriblement petit.

Voici que quelqu'un crie notre numéro; c'est, nous le reconnaissons à sa voix, notre commandant de compagnie. Il en est donc revenu. Nous allons vers lui et je reconnais Kat et Albert ; nous nous mettons l'un à côté de l'autre, nous nous appuyons l'un contre l'autre et nous nous regardons.

Et encore une fois, encore une fois, on appelle notre numéro. On peut l'appeler longtemps ; on n'entend rien dans les infirmeries, ni dans les entonnoirs.

Une fois encore : "Ici la deuxième compagnie !" Et puis, plus bas : "Plus personne de la deuxième ?" Il se tait. Sa voix est un peu rauque lorsqu'il demande : "Tout le monde est là ?" Et il commande : "Comptez-vous !"

Le matin est gris ; lorsque nous sommes partis, c'était encore l'été et nous étions cent cinquante hommes. Maintenant nous avons froid ; c'est l'automne ; les feuilles bruissent, les voix s'élèvent d'un ton las : "Une, deux, trois, quatre..." Et après le numéro trente-deux elles se taisent. Il se produit un long silence, avant qu'une voix demande : "Y a-t-il encore quelqu'un ?" Puis elle attend et dit tout bas : "Par pelotons !" Cependant elle s'arrête et ne peut achever que péniblement : "Deuxième compagnie ... deuxième compagnie, pas de route, en avant !"

Un file, une brève file tâtonne dans le matin.

Trente-deux hommes.»

Erich-Maria Remarque s'exila en Suisse où les revenus plus que confortables du livre lui permirent d'acheter une villa sur le Lac Majeur.

Un peu plus tard, il émigra aux États-Unis.

Le 10 mai 1933, ses livres furent brûlés dans un autodafé, place de l'Opéra, à Berlin. En 1938, un tribunal le déchut de sa nationalité allemande au motif qu'il avait «*traîné dans la boue*» les soldats de la Grande Guerre et présenté «*une vision anti-germanique*» de leurs faits d'armes. L'écrivain ne l'apprit qu'au lendemain des hostilités, dans son exil américain.. Mais, sa soeur, Elfriede, simple couturière, qui avait confié à une cliente qu'elle logerait volontiers une balle dans la tête d'Hitler, avait été dénoncée, condamnée à mort en 1943 et décapitée. Au même moment, dans son exil doré aux

Etats-Unis, Remarque faisait de sa vie un mélo hollywoodien. Ses liaisons avec Marlène Dietrich et Greta Garbo alimentaient la chronique. En 1948, il se retira en Suisse avec Paulette Goddard, divorcée de Charlie Chaplin.

En 1955, il écrivit le scénario du film de G.W. Pabst, "*Der letzte Akt*" ("*Le dernier acte*"), décrivant les derniers jours de Hitler dans son "bunker" berlinois où lui et Eva Braun, hystériques et découragés, apparaissaient tels des mannequins agités, objectivement exhibés..

Erich-Maria Remarque s'éteignit le 25 septembre 1970, à l'âge de soixante-douze ans, à Locarno, sans avoir pardonné à l'Allemagne de l'après-guerre sa mansuétude à l'égard des anciens nazis. «*Autant que je sache*, constatait-il amèrement en 1966 à l'occasion de l'une de ses rares visites dans son pays natal, *aucun meurtrier du IIIème Reich n'a été déchu de sa nationalité allemande*».

Jamais un auteur n'aura été autant identifié à un seul livre comme l'a été Erich Maria Remarque qui fut l'écrivain allemand le plus lu au monde, devint le porte-drapeau de la littérature pacifiste.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)